Un article de la FAVJ du 10 décembre 1936, signé Samuel Aubert

A la mémoire d'un ruisseau

Il fut un temps très reculé où un glacier venant du Risoud, descendait le ravin de la Combe chez Etienne et allait s'étaler au fond de la Vallée, rencontrant ceux dont le point d'origine était différent. C'est lui vraisemblablement, aidé plus tard par le torrent qui s'en écoulait à l'époque de son recul, qui a percé la côte et a modelé les lieux tels que nous les voyons aujourd'hui. Le même phénomène s'est produit aux autres endroits de la côte traversés par une gorge.

Depuis des milliers d'ans il pleut abondamment sur le versant du Risoud et l'eau tombée s'en va par les fissures du sol, alimenter des canaux souterrains qui débouchent à la source de l'Orbe. Depuis très longtemps aussi les eaux superficielles d'une certaine région du vallon occidental, ont formé le marécage des Landes et trouvé des voies d'écoulement par le moyen des entonnoirs situés au pied nord de la côte : insuffisantes toutefois, car à partir d'une époque très lointaine aussi, une partie de ces eaux prend le chemin de la Combe chez Etienne et s'en va rejoindre le lac plus ou moins directement. En période de crûe, on le sait, les Landes se transforment en lac et le tout paisible ruisseau de la Combe devient un torrent impétueux qui parfois s'est attaqué à la route voisine et l'a mise à mal.

Le ruisseau de la Combe n'a pas toujours existé tel qu'il était avant le travail de canalisation en cours d'exécution. Il fut un temps où libre de ses mouvements, il occupait le fond même de la Combe, divaguant à droite et à gauche selon son humeur, se creusant un lit, en comblant un autre avec les matériaux arrachés en amont et circulant avec une extrême fantaisie autour des arbres, hôtes des lieux.

Mais en construisant la route, l'homme a mis un terme à son cours capricieux ; il lui a creusé un lit parallèle à celle-ci en lui ordonnant d ene pas le quitter, ce qu'il n'a pas toujours fait.

Pendant bien des années, cela a été un joli et charmant ruisseau, au cours toutefois très irrégulier : rapide et torrentueux en période d ecrûe, paisible et presque tari après quelques jours de sécheresse. Coulant sur un sol de matériaux morainiques, il avait creusé aux endroits de moindre résistance, des cuvettes ou gouilles toujours pleines d'une eau

claire qui réflétait l'image du paysage ambiant. Parfois, des tritons, ventrés de blanc, élisaient domicile dans la plus profonde et les enfants prenaient plaisir à contempler les ébats de ces jolies bêtes au sein de l'onde. Ici ou là, des plantes aquatiques, comme le cresson de fontaine, aux fleurs blanches, à la saveur fraîche et amère, avaient pris pied dans l'eau courante.

Jadis, notre ruisseau coulait à ciel ouvert jusqu'au lac ; seul un méchant petit pont de bois, jeté par dessus, tout au bas de la combe, autorisait le passage du côté de bise. En deux ou trois étapes, on l'a recouvert, si bien qu'aujourd'hui, nul ne soupçonne son existence sur une longueur de quelque 50 m.

C'est sûrement lorsqu'on a construit la route qu'on l'a flanquée, du côté du ruisseau, de nombreux bouteroues, en pierre calcaire grossièrement taillée, sur laquelle le temps avait peu à peu peint ses tons neutres. Et ces bouteroues ont fait la joie de générations de garçons se rendant à l'école qui s'exerçaient à les franchir l'un après l'autre, à saute-mouton, d'abord en descendant puis en montant et tout fier était celui qui avait réussi à vaincre la totalité des obstacles. Il y en avait un surtout, plus haut que les autres qui donnait du fil à retordre aux courts sur jambes.

Du reste, le cours entier du ruisseau *d'en bas la Combe* était sujet d'intérêt pour combien qui rentrant de l'école, ne prenaient nulle hâte à regagner la maison. Jeter des pierres dans les gouilles, suivre les tritons dans leurs ébats, contempler d'un œil curieux, l'eau cascadant d'un seuil pierreux à l'autre, etc. A ces jeux divers, à ces innocentes flâneries, combien y ont pris plaisir et s'en souviennent avec un brin d'émotion.

Le voisinage immédiat du ruisseau avait aussi ses attraits. Ici, c'était un robuste buisson d'aubépine qui à chaque printemps revêtait sa virginale parure de fleurs au parfum point agréable. Année après année, il poussait de nouveaux rameaux, mais dans l'espace de 50 ans, sa tige s'était-elle allongée ? Qui pourrait le dire ? Ailleurs, il y avait un pommier sauvage qui ne produisait rien de plus que ce que produisent ses congénères, savoir des fruits d'une acerbité telle que nul ne tentait d'y mordre deux fois.

Tout change en ce monde et tant de choses se modifient dans leur aspect avec le cours des temps. A la longue notre ruisseau n'a pas échappé à ce sort commun. Peu à peu, des masses d'herbes ont envahi son lit ; des matériaux divers ont comblé ses gouilles, de sorte qu'avec les années, il est devenu un simple et vulgaire fossé, dépourvu de tous les attributs qui en faisaient jadis un gentil cours d'eau.

Et les travaux en voie d'exécution en ont fait un canal au cours savamment tracé, mais d'où l'on a bani toute fantaisie. Dans la partie supérieure, on a édifié un lit en maçonnerie au profil évasé, le long duquel l'eau court déjà à une allure régulière, sans plus se permettre le moindre caprice et plus bas s'engouffre dans un gros tuyau enterré sous des matériaux divers. Disparus l'aubépine, le pommier, les bouteroues et tout le pittoresque dont s'accompagnait le ruisseau d'en bas la Combe.

Ainsi s'en vont tant de choses, de paysages que nous avons aimés et dont seul le souvenir subsiste et ceux qui jadis ont flâné, joué, polissonné le long du ruisseau de la Combe, ceux qui ont été les témoins de ses accès d'humeur et de ses transformations successives en conservent l'image profondément gravée dans leur cœur.

S. A.